

jeune fille était réunie au grand complet : oncles, tantes, cousins, amis intimes, se pressaient dans l'effarement fiévreux qui accompagne toujours ces sortes de cérémonies.

Les dames — celles déjà mariées et mûres — se rappelaient avec la mélancolie des regrets cette solennelle consécration d'un bonheur passé, enfoui pour toujours.

Les jeunes filles songeaient, rêveuses, au jour prochain de leurs fiançailles, cherchant déjà si, parmi les jeunes hommes présents, elle ne découvrirait pas celui qui serait l'incarnation vivante de leur idéal.

Du côté des hommes, quelques revers d'habits, constellés de décorations, attestait le mérite, — vrai ou frelaté, — des personnages, — amis ou parents de la famille.

Dans un coin, Villeroy, accoudé négligemment, dans une pose dolente, sur le marbre de la cheminée, causait avec son beau-père, de choses confidentielles, sans doute, car ils se tenaient soigneusement isolés à l'écart.

Au milieu de la pièce, une grande table Louis XV où s'étaient un buvard, des portes plumes, du papier, un encrier, attendait le notaire. Un Code, destiné à éclairer, en cas de discussion, la religion des parties en cause, complétait cette garniture quasi officielle.

Il était neuf heures un quart et le fauteuil restait vide, bien que M^{re} Bourreau eût promis d'être là à neuf heures précises.

M. de Marquet, impatient, tirait sa montre : de temps en temps, il regardait à la fenêtre, puis sortait du salon, en proie à une surexcitation inusitée. Il parlait d'envoyer quelqu'un à l'étude du notaire, afin de le prier de venir en toute hâte, lorsque soudain le timbre du vestibule résonna.

Immédiatement le silence s'établit : les conversations commencées restèrent suspendues ; on rangea les chaises en cercle, les dames choisirent leurs places et, la porte s'étant ouverte, un domestique annonça, d'une voix claire et ferme : " M^{re} Bourreau ! "

L'officier ministériel entra, l'air grave et solennel, souriant légèrement d'un gros sourire béat qui courait entre les deux favoris dont s'encadraient sa grosse figure poupinie et son menton rasé de frais. Il avait, sous le bras, la serviette en maroquin traditionnelle.

M. de Marquet se précipita à sa rencontre et lui tendit les deux mains : puis il présenta successivement les membres de la famille.

— Ah ! j'oubliais que vous ne connaissiez pas encore mon gendre : il faut que je vous le présente.

Villeroy, à la vue du notaire, avait eu un mouvement de stupeur : il lui semblait avoir vu ce visage quelque part, mais beaucoup plus jeune... dix ans auparavant. Il ne se rappelait pas exactement à quel endroit, ni dans quelles circonstances. Il le connaissait ! Voilà tout ce qu'il pouvait affirmer.

Cependant un pressentiment l'avertissait qu'il devait se méfier de cet homme, comme si un secret eût existé entre eux. Et quand M. Marquet vint le prendre pour le présenter à M^{re} Bourreau, le fiancé s'avança d'un air hardi, la tête haute, avec une assurance dédaigneuse.

— Mon cher maître, dit M. de Marquet, permettez-moi de vous présenter mon gendre, M. de Villeroy, directeur de la Banque Internationale.

Le notaire se tourna vers le jeune homme, la main tendue, un compliment à la bouche.

Tout à coup, son visage couperosé prit une expression d'étonnement. Il restait bouche bée, comme frappé de mutisme, en voyant le banquier. On eût dit qu'il cherchait à se rappeler, un mot, un nom, sans doute.

M^{me} de Marquet remarqua cette attitude.

— Vous vous connaissez, peut-être ? demanda-t-elle.

— En effet... en effet... Il me semble.

Le notaire balbutiait, n'osant répondre catégoriquement, déconcerté par le calme et l'impassibilité de cette physionomie sur laquelle vainement il cherchait à placer un nom.

Villeroy soutenait son regard sans sourciller, comme s'il eût voulu le magnétiser par la fixité et l'éclat de sa pupille, et le forcer, en le dominant, à oublier le passé.

Les deux hommes étaient là, face à face, immobiles, ainsi que deux statues, mesurant de la hauteur de leur défi l'espace qui les séparait l'un de l'autre.

On sentait qu'il y avait entre eux une chose mystérieuse.

Les invités attendaient avec impatience le dénouement de ce drame intime.

Enfin, dans le profond silence du salon, deux mots tombèrent de la bouche du notaire, deux mots distincts, incompréhensibles cependant pour l'assistance :

Maurice Latour !

On se regarda, sans comprendre.

Villeroy n'avait pas bronché, feignant seulement la surprise, jetant les yeux autour de lui, comme pour prendre à témoin ceux qui le connaissaient.

M. de Marquet, croyant que M^{re} Bourreau était victime d'une

ressemblance et d'un souvenir infidèle, cherchait à engager une conversation afin de détourner la curiosité générale.

Mais, déjà le cercle des invités s'était resserré. On chuchotait à voix basse : on oubliait la cérémonie pour ne voir que cet incident imprévu, épier ce qui allait en résulter. Autour de la table, les têtes dressées formaient une galerie vivante, avide d'émotions.

Il fallait que les deux hommes s'expliquassent.

— Que voulez-vous dire mon cher maître, interrompit M. de Marquet, impatient d'en finir.

— Mais c'est bien simple, répondit le notaire. Monsieur ne m'est pas inconnu. Nous avons été clercs tous les deux, autrefois — il y a de cela une douzaine d'années environ — à Caen, chez M^{re} Le Canut. Vous ne vous en souvenez pas ? ajouta-t-il, en s'adressant à Villeroy.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit le banquier. Vous faites erreur : car je n'ai jamais été clerc chez M^{re} Le Canut et je m'appelle de Villeroy.

— La ressemblance est étrange, reprit M^{re} Bourreau. Attendez donc... Ce n'est pas vous qui aviez un oncle à Blaville... Monsieur... Marais, je crois, qui disparut dans des circonstances tragiques, que la justice ne parvint jamais à éclaircir.

Au nom de Marais, M. de Marquet avait dressé l'oreille. En même temps, Villeroy sentait son sang-froid l'abandonner. Mais comme il importait qu'il prolongeât le doute semé par ses réponses calmes et précises dans l'esprit des assistants, il répondit tranquillement :

— Je vous répète, Monsieur, que vous vous trompez et que vous ne gagnerez rien à faire durer encore cette équivoque dont je cherche en vain la raison. Encore une fois, je m'appelle René de Villeroy et je n'ai jamais eu d'autre nom.

Malgré la fermeté de ces dénégations, M^{re} Bourreau s'entêtait. Il lui semblait utile de tirer au clair cette histoire dont dépendait le bonheur de ses clients.

Peu à peu, la mémoire lui revenait, précisant les détails, confirmant ses soupçons, jetant un jour de plus en plus vif sur ce drame. Il se rappelait maintenant la vie aventureuse et dissipée de son ancien camarade, les réclamations des créanciers lancées à la poursuite ; puis son départ, un beau jour, à la dérobée, coïncidant avec un vol dans la caisse de M^{re} Le Canut, enfin sa fuite pour un pays éloigné, l'Amérique, disait-on. Oui ! c'était bien cela ! Il ne se trompait pas. René de Villeroy et Maurice Latour ne faisaient qu'un. Pourquoi ? Voilà ce qu'il importait de savoir au plus vite.

Villeroy perdait patience. S'adressant pour la dernière fois au notaire :

— Alors, Monsieur, vous persistez à vouloir me reconnaître ?

— Oui, fit M^{re} Bourreau, résolument, dans l'espoir que sa tenacité finirait par décontenancer son interlocuteur.

Celui-ci, poussé à bout, réclut d'en finir par une feinte décisive.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, dit-il en se tournant vers les invités, je ne puis vous laisser écouter jusqu'au bout les sornettes de ce monsieur. Il nous faudra recourir à un autre notaire pour rédiger le contrat. Celui-ci vient de nous prouver qu'il en était incapable. Mon cher beau-père, en se tournant vers M. de Marquet, je vous prie de sommer ce monsieur de sortir. Nous ne pouvons rester plus longtemps, l'un et l'autre, en présence. Le temps presse. Je me charge de lui demander, plus tard, compte de son inqualifiable conduite. Mais pour le moment, de grâce, qu'il ne repaïsse pas, ou bien c'est moi qui sortirai.

M. de Marquet, très embarrassé, ne savait à quel parti se résoudre. Le notaire, comprenant son ennui, le prit à part un instant, lui chuchota quelques mots à l'oreille et sortit, tandis que M^{me} de Marquet s'approchait de Villeroy qui semblait très ému.

La scène devenait pénible. Les invités se retirèrent un à un, et la famille de Marquet resta seule dans un salon, tout à l'heure si animé, en proie à une inquiétude terrible.

— Eh bien ! interrogea le premier M. de Marquet, qu'est-ce que vous pensez de cela, ma chère amie ? Quelle histoire !

— Oui, quelle histoire, si surtout elle est vraie... ne vous ai-je pas toujours dit de vous méfier de M. de Villeroy.

— Mais tout est peut-être une infâme calomnie, interrompit M^{lle} Suzanne.

Elle se mit à pleurer.

— Pauvre petite, murmura M^{me} de Marquet, en essayant de la contrôler, ne te désole pas pas, tout s'arrangera. Va te reposer et tâche d'oublier la scène fâcheuse à laquelle tu viens d'assister.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**